

# Le pays de Vaud au début du XVIII<sup>e</sup> siècle

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **32 (1924)**

Heft 10

PDF erstellt am: **24.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-25812>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE

## HISTORIQUE VAUDOISE

---

---

LE PAYS DE VAUD

AU DÉBUT DU XVIII<sup>me</sup> SIÈCLE

D'APRÈS LA COMPILATION D'ALTMANN

---

On sait combien, grâce à des influences diverses, — grâce à Rousseau, au grand Haller, à Gessner, et tant d'autres — la Suisse devint à la mode vers le milieu du XVIII<sup>me</sup> siècle. Les relations de voyages, comme les guides à l'usage des étrangers, abondent dès 1750 à la fin du siècle. A cette vogue, les ouvrages d'A. Ruchat, de Stanian et d'Altmann n'ont pas été étrangers ; ils ont contribué à faire connaître notre pays au dehors. Or, comme dans les tableaux qu'ils ont tracés de l'Helvétie, ils ont fait large la place du Pays de Vaud, il peut être intéressant de voir ce qu'ils ont pensé de nos ancêtres, comment ils ont su parler de nos sites et de nos traditions.

Voyons d'abord dans quel esprit ces auteurs ont pris la plume, le but ou les buts qu'ils se sont proposés.

Les quatre volumes que J.-G. Altmann publia à Amsterdam en 1730<sup>1</sup> sont une vaste compilation, formée d'articles

<sup>1</sup> *L'Etat et les Délices de la Suisse*, en forme de relation critique par plusieurs auteurs célèbres... Amst. 1730, 4 vol., in-12. — Nouvelle édition à Neuchâtel en 1778, 2 vol., in-4.

de J.-R. Tillier, de Ferrari, du syndic Dallabert et surtout de *l'Etat de la Suisse en 1714*, de A. Stanian<sup>1</sup>, et de l'ouvrage que l'historien vaudois Abr. Ruchat écrivit sous le pseudonyme de Gottlieb Kypselor, de Münster : *les Délices de la Suisse*<sup>2</sup>. Tous ces écrits sont assez habilement fondus ensemble. Mais s'ils témoignent d'un égal désir de faire connaître et aimer notre pays, ils portent les traces de mentalités différentes.

Stanian entend seulement dissiper les préjugés et l'ignorance que tant d'étrangers, même « élevés aux affaires étrangères », ont vis-à-vis des Suisses. Au cours d'un séjour de huit ans et grâce aux devoirs de sa charge d'envoyé du roi de Grande-Bretagne, il avait été bien placé pour observer les mœurs helvétiques, et se renseigner sur notre histoire. Il avait compris l'importance de notre situation géographique au centre de l'Europe, et appréciait fort notre « génie guerrier ».

Quant à Abraham Ruchat, frappé de voir combien la Suisse « est peu connue non seulement parmi les étrangers, mais même parmi ses propres habitants », il tient à instruire ses compatriotes. Après avoir fait « exprès » un voyage à travers les pays romands et alémaniques, et avoir lu tout ce qui avait été écrit sur les cantons, il compose sa « description étendue et exacte ». On sent dans son livre combien il aurait aimé contribuer à rapprocher les Suisses de races diverses. Après la période des guerres religieuses et civiles, il y avait plus d'un fossé à combler. Montrer aux habitants des divers cantons que, malgré tout ce qui les séparait, ils appartenaient à un même peuple, n'était-ce pas le meilleur moyen de les rendre conscients de l'unité helvétique ? Il était

<sup>1</sup> *L'Etat de la Suisse en 1714*. Trad. de l'anglais (par Lucas Schaub). Amst. 1714, in-8. — Réimpression Berne 1714, in-12.

<sup>2</sup> Leide, 1714, vol. in-12.

d'autant plus nécessaire que les Suisses se rendissent compte qu'ils formaient un peuple, ayant ses traditions propres et sa mentalité particulière, que l'influence étrangère se faisait sentir chaque jour davantage. Réagir contre l'emprise de l'étranger, sous quelque forme qu'elle se manifestât, était à l'ordre du jour. Au XVII<sup>me</sup> siècle, les prédicateurs s'étaient élevés déjà contre les habitudes de luxe importées des pays voisins. Au début du XVIII<sup>me</sup> siècle le danger était plus pressant encore. Après J.-B. Turretini, B. de Muralt poussa le cri d'alarme : on abandonne les mœurs nationales ! A. Ruchat, Altmann ensuite reprirent le même thème : les vices étrangers envahissent la Suisse, ils infectent les jeunes gens qui reviennent corrompus des séjours d'études qu'ils font au dehors ou des années qu'ils passent dans les armées françaises et hollandaises ; si l'on ne prend garde, c'en est fait des vertus des ancêtres, de leur probité, de leur simplicité rustique, mais saine. Dans des termes identiques et à la même époque, Haller dénonçait « la corruption des mœurs » et accablait de ses sarcasmes « l'homme du siècle ». Comment faire front à ce flot envahissant, sinon par un retour à la vie patriarcale et aux solides qualités qui avaient fait la force des anciennes générations ? Il fallait donc se pénétrer de l'esprit des aïeux, apprendre à les mieux connaître, ne négliger aucun des renseignements que pouvait fournir l'étude du passé. Pour des raisons morales et patriotiques autant que par goût d'érudition, Bodmer et Breitinger ressuscitèrent notre histoire nationale, et des préoccupations de même ordre animent l'œuvre de Loys de Bochat comme celle de Ruchat. On n'oublie ni les vieilles chartes, ni les vieilles ruines. Et quand le jésuite Dunod, en 1709, contesta l'antiquité d'Avenches, Marquard Wild répondit par une vigoureuse « apologie pour la vieille cité ». On commença à visiter les antiques monuments, à partir à leurs découvertes

par monts et vallées. Et ces voyages à travers le pays étaient encore un moyen d'affermir le patriotisme, en apprenant à mieux connaître les richesses de notre sol, à mieux aimer les beautés de nos sites. A ces promenades champêtres, le goût nouveau pour l'histoire naturelle ajoutait un charme et un intérêt de plus.

Archéologie, histoire, géographie..., on retrouve de tout cela dans la compilation d'Altmann. Certes, il ne faut le suivre qu'avec précaution. La critique historique est son moindre souci et il accepte des traditions suspectes, pour ne pas dire plus. Il croit aux dragons et disserte sur les différentes sortes de ces animaux étranges. Dans le fouillis de renseignements archéologiques et généalogiques qu'il amoncelle, il y aurait bien des détails à reprendre et à examiner d'un peu près. En géographie, il a des notions bizarres, mais représentatives des idées de son époque, il est persuadé que le lac de Bret « qui nourrit les plus grosses écrevisses qui se voyent en Suisse » est dangereux pour les baigneurs parce qu'en quelques endroits il n'a point de fond<sup>1</sup>. Quant à la fontaine de la Palud, à Lausanne, elle présente, d'après lui, cette particularité : l'un de ces tuyaux donne une eau « très bonne à boire », mais qui ne vaut rien pour cuire les légumes, car elle les durcit au lieu de les amollir. A Saint-Loup près Pompaples il découvre une fontaine à eau grasse, « propre à guérir les nerfs foulés ».

Mais la plupart des anecdotes qu'il rapporte sont intéressantes. Il a surtout une manière si gentille de narrer. A propos d'une inondation de la Veveyse, il écrit d'un ton détaché : qu'elle submergea tous les jardins et « enveloppa même l'un des ministres de la ville, qui était dans son jardin, tellement que jamais on ne le revit depuis... ». Et il observe les moindres

<sup>1</sup> Cette observation comme presque tout ce qui se rapporte au Pays de Vaud est d'A. Ruchat qu'Altmann suit ici fidèlement.

dres particularités : à Echallens, où les deux confessions célébraient leurs cultes dans le même temple, il remarque que la chaire du curé est plus belle que celle du ministre et à propos de Blonay, il n'oublie pas de mentionner l'usage de trompettes pour le chant des Psaumes.

Plus encore que des remarques pittoresques, les jugements que portent ces auteurs sur le pays lui-même et ses habitants sont curieux.

Altmann — qui ne fait d'ailleurs que reproduire les opinions de ses collaborateurs, n'aime pas les montagnes. Avant que Saint-Preux ait mis à la mode le Valais, qu'Haller et le doyen Bridel aient montré la beauté des Alpes, on n'aimait guère ces rochers recouverts de « neiges éternelles », et entourés de « précipices affreux ». Désireux d'être juste, l'auteur « des Etats et des délices » énumère tout de même les avantages que les monts procurent au pays : ce sont des remparts contre les invasions étrangères, leurs flancs recèlent des métaux précieux et des sources abondantes. Et puis, à côté des rocs arides, il y a des pâturages, des forêts giboyeuses. Mais, malgré tout, les plaines sont préférables. Le Pays d'Enhaut est desservi par des chemins « qui ne sont pas le plus aisé du monde », et à la Vallée de Joux ne croissent que l'orge et l'avoine. Même la contrée d'Oron, riche en gibier, paraît très austère, comme le Jorat, pays « sauvage et solitaire ». Ce ne sont pas dans ces contrées qu'ira se fixer l'étranger ami d'un climat doux et clément. Il choisira un de ces endroits d'où la vue s'étend au loin : Blonay où l'on « jouit d'un très bel aspect », la région de Lavaux, un peu raboteuse et à la pente rude, Lutry « au bout d'une jolie plaine », ou mieux encore Cully « autre petite ville mais plus belle et mieux bâtie ». A Lavaux, nos auteurs préfèrent La Côte dont le terrain est plus uni et dont les crus sont meilleurs, à leur goût tout au moins. Moins

fumeux et moins vif que le Lavaux, le La Côte, estiment-ils, est « plus utile pour la santé et plus ami de l'homme », en outre il supporte mieux le charroi. Et ils distinguent entre le vin de Morges « passablement bon » et celui de Rolle qui « l'emporte de beaucoup », entre le blanc qui est le meilleur en général et le rouge qui lui est supérieur à Coppet seulement.

Bref, sur les bords du lac, « rien ne manque pour y passer ses jours agréablement ». Quant à la plaine du Rhône et celle de la Broye, elles sont moins recommandées pour les villégiatures, ce sont de bonnes terres fertiles, surtout le gouvernement de Payerne « renommé particulièrement pour ses bons pois blancs ».

Après le sol, les habitants. Altmann loue la sobriété des gens de Rougemont, qui ne mangent que des laitages, et n'usent guère même de pain. Ne faisant au four qu'une ou deux fois l'an « les montagnards cuisent des gâtelets, les sèchent à la cheminée et les émient » dans leur lait. Cette frugalité, pas plus que la rudesse du climat, ne nuit à leur santé ; au contraire, « on y voit des gens qui vivent jusqu'à l'âge de cent ans ». Les vigneronns d'Aigle et de Montreux ont la réputation, alors, d'être des commerçants avisés ; cueillant le raisin « de très bonne heure et avant le reste du pays, ils en usent de cette manière pour vendre plus commodément leur vin aux gens de la montagne qui le viennent chercher ». Les paysans de Corsier passent pour robustes, accoutumés qu'ils sont à travailler dans un pays raboteux et rude. Et les citadins de Vevey ont fort bonne presse : « à leur aise, gens d'esprit, polis et d'un commerce fort agréable ; il y en a même plusieurs qui sont amateurs des belles lettres et savants ». Leur collège est le plus considérable de tout le pays de Vaud, après celui de Lausanne. Et attirés par la douceur de l'air, l'étendue de la vue et la bonne compagnie

qu'on y rencontre, « plusieurs personnages considérables » viennent y séjourner. Après Vevey, la contrée la mieux fréquentée est celle de Rolle, où l'on trouve « quantité de beau monde », de nombreux seigneurs établis à demeure dans les châteaux des environs, et en été les nobles étrangers qu'attirent la réputation des eaux minérales. A part Yverdon dont les habitants se piquent d'esprit et de politesse, le reste du pays est moins remarquablement peuplé. Les gens de la Vallée sont surtout « industriels et fort actifs », et ceux de Payerne « célèbres pour leur adresse à dresser des chiens de chasse ».

Les Vaudois du début du XVIII<sup>me</sup> siècle sont ainsi aptes à se distinguer dans des domaines bien différents. Telle est bien la conclusion d'A. Ruchat que reprend Altmann à la fin du chapitre qu'il consacre au Pays de Vaud : « les Vaudois sont généralement robustes, aimant les armes, bons soldats, et capables de toutes les sciences s'ils voulaient s'y appliquer. Mais ils n'aiment pas beaucoup le travail, et le pays se remplit tous les jours de paysans allemands qui y vont travailler les terres, prenant des fermes, où, en servant bien leurs maîtres, ils ne font pas mal leurs affaires ». Ainsi, à la louange se mêle une leçon pour les Vaudois, et un mot aimable pour LL. EE. et leurs protégés.

Henri PERROCHON.

Dr ès lettres.

---